

## Aaron Dziver

### L'homme de valeurs du plongeur québécois

40 ans de Plongeur Québec

37e portrait de 40

Archives des autres portraits via : <http://www.plongeur.qc.ca/?q=node/761>

Par Samuel Larochelle

**Montréal, le vendredi 4 novembre 2011 – Plongeur et entraîneur en Ontario, au Manitoba et en Alberta pendant près de 20 ans, Aaron Dziver vient de consacrer les 12 dernières années de sa vie au plongeur québécois. Nommé entraîneur-chef du Club de plongeur CAMO en 2008 et honoré en tant qu'entraîneur de l'année par Plongeur Canada en 2009, l'entraîneur vient tout juste d'entamer une année où ses propres athlètes ont le potentiel de se rendre aux Jeux olympiques pour la première fois de sa carrière.**

Né en 1972 à North York, petite localité au nord de Toronto, Aaron Dziver débute le plongeur à Ottawa en 1980. « À mes débuts au club de l'Université d'Ottawa, quand j'avais 8 ans, il y avait 2 bons athlètes qui ont stimulé ma passion pour le plongeur. Je faisais quelques compétitions en Ontario et aux États-Unis, mais rien de majeur. Je plongeais surtout pour le plaisir. J'adorais la sensation de voler et la peur que je ressentais quelques fois. » Avec un père militaire qui fait déménager sa famille plusieurs fois au cours de sa jeunesse, Aaron poursuit son développement à Winnipeg au Pan Am Diving Club. « En arrivant là-bas, j'ai eu l'impression d'être dans un vrai club avec tous les athlètes juniors qui performaient au niveau national. À l'époque, le club Pan Am finissait souvent dans le top 3 ou le top 5 au Canada. »

Quand on parle de sa carrière de plongeur, Aaron Dziver affirme avoir été un athlète passionné, mais très peu discipliné. « Je faisais souvent le clown et comme plusieurs plongeurs m'effrayaient, je m'arrangeais pour les mettre à la fin de mon entraînement, je manquais de temps, je ne les pratiquais pas souvent et je gardais ma peur. Aujourd'hui, quand je vois des éléments qui insécurisent un athlète, je leur demande de les pratiquer au début pour qu'ils les apprivoisent et qu'ils s'améliorent une étape à la fois. » En plus d'être un adolescent dissipé, Aaron se rebelle contre la discipline et la vision conservatrice de son père. « J'étais beaucoup plus libéral que mon père. J'avais un style preppy très coloré, je m'étais fait percer l'oreille et mon film préféré était Breakfast Club. »

Bien qu'il ait pris une pause du plongeur entre 16 et 19 ans, Aaron Dziver recommence à plonger pendant 3 ans jusqu'à ce qu'on lui propose un poste d'entraîneur au Pan Am Diving Club de Winnipeg, tout en étudiant en anglais et théâtre à l'université. À force de suivre des formations et de côtoyer plusieurs entraîneurs au Canada, Aaron prend du recul sur sa carrière de plongeur. « À 15 ans, je ne savais pas comment me repérer dans les airs (spotter), mais je faisais quand même de très gros plongeurs. Aujourd'hui, j'exige que mes athlètes soient très à l'aise à spotter avant d'apprendre de nouveaux plongeurs. Je fais tout pour éviter qu'ils se brûlent ou qu'ils se blessent. »

De toute évidence, ses méthodes d'entraînement sont efficaces puisque ses athlètes remportent de nombreuses médailles lors des championnats canadiens juniors au cours des années qui suivent ses débuts comme entraîneur. « Je crois que les gens ont particulièrement remarqué mon travail lorsque l'un de mes athlètes, Kevin Geyson (NDLR : aujourd'hui sur l'équipe nationale), a gagné l'or à la tour chez les garçons de 12-13 ans. Cette année-là, Kevin avait battu Alexandre Despatie par 0.35 point et c'est la dernière fois qu'Alexandre a été battu chez les juniors. » En plus de vivre un sentiment de fierté associé directement à la victoire de son protégé, Aaron Dziver reste marqué par la réaction d'Alexandre et de son entraîneur de l'époque, César Henderson. « Je croyais qu'Alexandre allait être fâché de ne pas avoir gagné, mais il est plutôt venu me voir pour me féliciter. À 12 ans, il affichait déjà une belle maturité. César était lui aussi venu me voir pour me dire que je faisais du bon travail. À ce moment-là, j'avais tellement apprécié leur attitude que je me suis dit que je voulais soit travailler pour CAMO un jour, soit créer un club capable de produire des athlètes avec ce genre de valeurs. Je trouve ça extrêmement important qu'un athlète fasse preuve d'un bel esprit sportif et qu'il préfère être battu par un plongeur à son meilleur plutôt que de souhaiter que ses adversaires plongent mal. »

Environ 1 an après la performance de Kevin Geyson, Aaron Dziver accepte une offre de Tong Hui, alors entraîneur-chef du Calgary Diving Club, le club de plongeur numéro 2 au pays. Quelques mois après avoir quitté le Manitoba pour l'Alberta, Aaron se voit proposer par Michel Larouche de se joindre à l'équipe du Club de plongeur CAMO. « Même si on me proposait de travailler avec des athlètes moins expérimentés que ceux avec lesquels je travaillais à Calgary, je ne pouvais pas refuser. C'était un honneur pour moi d'être approché par Michel. CAMO avait déjà une grande histoire de succès et je savais que j'aurais accès à de meilleures installations et à un plus grand nombre d'heures d'entraînement pour aider les athlètes à se développer pleinement. »

Bien entendu, qui dit déménagement de l'Ouest canadien à la métropole québécoise dit choc culturel. « Pendant ma première année, j'avais l'impression que ma tête était dans un brouillard. Je ne comprenais pas parfaitement tout ce qu'on me disait et ce que j'exprimais ne sortait pas toujours comme je le voulais. C'était très frustrant et je me suis sérieusement demandé si ça allait fonctionner pour moi à Montréal. » Comptant sur plusieurs jeunes athlètes qui se font un plaisir de le corriger lorsqu'il commet des erreurs de français, Aaron Dziver profite également de certaines habiletés acquises au cours de ses études en théâtre pour se faire comprendre. « En



théâtre, il faut apprendre à découvrir ses émotions, à comprendre ses réactions, à savoir comment s'exprimer et à lire les autres personnes. Le côté humain devient très important. En tant qu'entraîneur, j'essaie d'observer ce que les athlètes sont en train de vivre et j'utilise mes gestes et mon non verbal pour être bien compris. »

Bien qu'il éprouve à l'occasion des difficultés à travailler dans une autre langue que sa langue maternelle, Aaron Dziver avoue profiter énormément de l'attitude des Québécois face au sport. « Les gens ici aiment être compétitifs et performants. Les Québécois sont des gens fiers qui veulent se distinguer et ça se sent chez les athlètes. » Évoluant dans une province qui finance davantage le sport amateur et qui profite des effets provoqués par les performances de plongeurs tels que Sylvie Bernier, Annie Pelletier, Alexandre Despatie et Émilie Heymans, Aaron Dziver affirme que les relations qu'il entretient avec les parents de ses athlètes au Québec sont bien différentes de celles qu'il entretenait ailleurs au Canada. « À mon arrivée en 1999, certains parents me disaient vouloir que leurs enfants deviennent comme Alex ou Émilie. Ça m'avait beaucoup surpris. J'avais l'habitude de devoir convaincre les parents que ça valait la peine que leur enfant s'investisse dans leur sport. Je préfère de loin des parents à qui je dois expliquer pourquoi il faut prendre notre temps dans le développement d'un athlète que des parents qui ne veulent pas encourager leur enfant à fournir les efforts pour s'améliorer. »

En 2008, lorsque Michel Larouche décide de relever de nouveaux défis en devenant entraîneur-chef national, Aaron Dziver devient l'entraîneur-chef du Club de plongeur CAMO. En plus d'être responsable des athlètes de haut niveau du meilleur club au pays, Dziver supervise l'administration, le financement, la gestion du personnel, le développement des autres groupes d'athlètes, l'expansion du club répartie sur 3 piscines (Complexe sportif Claude-Robillard, piscine olympique, Terrebonne), ainsi que la coordination des professionnels évoluant avec les athlètes qui s'entraînent au Centre national d'entraînement. « J'étais peut-être inconscient de ce que demandait le poste d'entraîneur-chef lorsque j'ai accepté. Je ne savais pas TOUT ce qu'il y avait à faire, mais j'apprends à déléguer plusieurs responsabilités à mon équipe d'entraîneurs. »

D'ailleurs, lorsqu'il est question de prendre la relève de Michel Larouche, Aaron Dziver veut être bien clair : jamais il n'a voulu remplacer ou imiter l'un des entraîneurs les plus performants de la planète. « J'aimerais que Michel soit fier de ce que j'ai accompli avec mon équipe d'entraîneurs, mais je ne pense pas qu'il veuille que je sois comme lui. Selon moi, un bon entraîneur doit être capable de découvrir ce qui fonctionne bien pour lui. »

En plus d'être responsable de plusieurs athlètes juniors et seniors, Aaron Dziver entraîne plus d'un athlète ayant le potentiel de se rendre aux Jeux olympiques de Londres : une première dans sa carrière. « Une année comme celle qu'on vit présentement, c'est beaucoup plus stressant. La pression est bien plus grande pour répondre aux besoins des athlètes et de tous ceux qui les entourent. »

Lorsqu'on s'investit autant dans son travail, comment faire pour garder le cap ? « Je réussis à passer au travers grâce à mes collègues, à mes amis et à ma famille. Ma femme et mes enfants acceptent de faire plusieurs sacrifices pour me donner le temps de m'investir en plongeon et quand je suis à la maison, je sens beaucoup leur amour et ça régénère mon énergie. »

La communauté québécoise de plongeon suivra avec grande attention les résultats des protégés d'Aaron Dziver en 2012 et dans les années à venir, mais peu importe leurs résultats, ces derniers peuvent être fiers de compter sur un homme dont la passion, l'énergie et le sens des valeurs ont fait de lui l'une des 40 personnalités les plus influentes du plongeon québécois depuis 40 ans.